

trousse de maison, soigner l'éducation de ceux que la nature a confiés à ses soins et ménager un logis agréable à son époux.

J'avoue cependant qu'elle devra pour cela rayer de son programme bien des choses inutiles, passe-temps habituel de beaucoup de femmes, mais personne ne soutiendra que le mal serait grand. Eh, mon Dieu ! que de courses ridicules, que de riens confectionnés à grands frais, qui font sourire le mari, quand ils ne le fâchent point, devront être abandonnés. Evidemment, on ne pourra plus s'extasier aussi longuement devant un colifichet de vitrine, en rêver toute une nuit, et voler le lendemain chez le marchand pour en faire l'emplette. Les nerfs, calmés dans un travail sérieux, paisible et suivi, ne demanderont plus à s'agiter si fort dans ces brusques changements d'humeur, de volonté d'imagination et de goût. Combien de femmes actives, mais n'ayant pas de but capable de les satisfaire, donnent leur exubérance de vie à mille futilités. Ces riens, l'étude les met gentiment à

la porte, comme on fait des visiteurs importuns avec ces mots : madame n'y est pas. Non, madame n'y est pas pour tourner dix fois un chiffon, ou s'amuser une heure à choisir entre deux pièces de broderies.

Ainsi donc, je crois qu'en général celle qui vit dans ce qu'on est convenu d'appeler l'aisance et peut se décharger sur les domestiques des travaux du ménage, ne saurait mieux faire que de dérober chaque jour quelque temps, je ne dis pas aux devoirs, mais aux inutilités qui trop souvent encombrant sa vie, pour les consacrer au développement, des nobles facultés que certainement Dieu lui a dispensées dans une large mesure.

L'étendue de son intelligence, la droiture de son jugement et la solidité de ses réflexions s'affermant dans un travail élevé, la formation, l'éducation de ses enfants ne pourront qu'en ressentir une salutaire influence.

Yvonne.

Travers Sociaux.

II

LES MALHEUREUSES.

NE serait-ce pas ici la place de gémir sur la déplorable éducation qui émousse chez quelques-unes la fierté--je dirais royale--qui fait à la femme sa force et sa supériorité ? On en voit en effet abdiquer d'elles-mêmes le sceptre que la civilisation leur met dans la main et renoncer à l'orgueil légitime qui attend les hommages sans en rendre.

Mais d'abord la jeune fille doit être de bonne heure prévenue qu'elle joue dans la comédie sociale le rôle d'une innocente victime. Si, avant d'entrer en scène elle ne s'est, ou plutôt *on ne l'a*, prémunie d'une forte dose de philosophie, ce nom profane de la résignation chrétienne, ce sera une recrue de plus dont se grossira le bataillon des malheureuses.

La femme dans notre monde policé est condamnée à une passivité humiliante et barbare. Son

esclavage est tel, qu'il n'est pas une fête dont la plus belle et la plus adulée ne sorte comme la dernière des *tapisseries*, avec l'amertume plein l'âme.

Forcée, quels que soient ses moyens ou ses goûts, de se parer avec recherche, elle y est comme en exhibition devant un sexe jouissant, entr'autres privilèges, de celui de l'invariable et vain habit à queue de morue. Maintenant, de choisir au gré de ses préférences, de ses sympathies ceux avec lesquels elle désirerait causer ou danser ; de se soustraire à la compagnie de certain importun, celles qui le tentent sont taxées d'inconvenance ; l'audacieuse qui refuserait à un fâcheux l'honneur de s'inscrire sur son carnet serait immédiatement mise au ban de la rancune masculine.

Dans un bal on ne sait donc lesquelles il faut plaindre davantage, de celles qui ont la honte d'être délaissées par des freluquets qu'elles dédaignent,